

Les quatre dimensions du verre

“Le verre confère une matière à l'espace mental, une chair à la durée”

Retrouver le corps... Retrouver aussi la matière dans ses multiples dimensions. Ce texte d'Antoine Leperlier, artiste-verrier reconnu internationalement, s'insère très opportunément dans ce présent numéro d'Artension.

P.S.

A une époque où avec l'apparition de technologies qui abolissent, s'achève la “conquête de l'espace”, on assiste maintenant à celle, progressive, de la temporalité, dont l'enjeu passe par la domination des esprits et de leur durée. Plus que jamais la question est de savoir ce qu'on fait de son temps, avant qu'il ne nous soit compté.

J'ai choisi d'investir le mien dans une technique et une matière, la pâte de verre. Je revendique cette position paradoxale et intempestive comme une tentative “lourde lente” de résister par l'art, à un monde basé sur l'accélération des échanges et la virtualisation du réel.

Dans son renoncement à “faire de l'art” Marcel Duchamp, entendait avant tout disqualifier “l'art du bien-faire”, voire même “l'art du faire”, dès lors que l'art, en tant qu'activité spécialisée, était désormais incapable de réaliser les enjeux de l'existence. La vie était ailleurs. Aujourd'hui ce renoncement s'est institutionnalisé dans le confort des musées et centres d'art au point de s'imposer aux artistes comme un dogme d'une “immaculée conception” de l'art. En le cautionnant et en consentant à cette privation de leur moyens de production, les artistes ont abdiqué volontairement leur autonomie qui, si elle leur fut de tout temps contestée, s'est toujours néanmoins affirmée comme le dernier espace de liberté pour lequel il y avait lieu de se battre.

L'utopie moderne qui tenta d'abolir les frontières entre l'art et la vie s'est dialectiquement recyclée dans l'esthétisation de la banalité. L'intuition initiale et séminale, ou ce qu'il en reste, s'est asséchée dans des axiologies esthétiques dont les concepts ne lui renvoie

qu'un écho lointain et désublimé. L'art s'est effectivement intégré à la vie sous le mode économique et mercantile; il est associé à la propagande culturelle du mode de vie imposé par la marchandise, dans lequel l'artiste se définit comme un prestataire de service, réduit à n'être qu'un simple agent d'ambiance ou de divertissement, forcément impertinent, toujours “subversif” et “critique”.

La vérité de l'art s'abîme dans la consommation désabusée d'une création infiniment contemporaine, et son destin a rejoint celui de la marchandise qui annule le cycle de la vie et de la mort et occulte le temps qui passe dans la promotion du “toujours plus nouveau”.

Cette amnésie volontairement administrée évacue les enjeux essentiels de la construction d'une vie, au cours de laquelle le désir prend le temps et le risque, pour se réaliser, de se donner les moyens de s'affronter à la matière. La question de la place des moyens techniques et des matières dans l'expression artistique se pose aujourd'hui, au delà même des arts du feu, avec d'autant plus d'acuité que leur légitimité est contestée. Nulle autre matière que le verre n'est autant susceptible de faire accéder simultanément à l'intérieur et à l'extérieur. C'est en franchissant cet obstacle transparent, que nous passons du réel à l'imaginaire. Par l'image de cette coupure nous passons de l'espace physique à l'espace mental.

Le verre est au temps ce que le bronze et le marbre sont à l'espace. Il confère une matière à l'espace mental, une chair à la durée.

Si, dans le monde à trois dimensions, les ombres portées sont à deux dimensions, on peut imaginer que dans le monde à quatre dimensions de la mémoire, les ombres sont à trois dimensions. Et de même que nous sommes attachés à notre ombre dans l'espace, nous sommes dans le temps attachés à nos souvenirs.

Je cherche à mouler dans le verre ces images que notre durée projette dans la mémoire; images du temps qui “s'incarne” en y laissant sa trace, son

ombre portée (en anglais, cast shadow, ombre portée/moulée). Ces ombre-souvenirs, formes du vide et de l'absence, empreintes rendues visibles par la transparence du verre sont comme autant de reliques qui signalent qu'ici quelque chose a été perdu qui fut proche. La mémoire est comme un reliquaire de cristal transparent au cœur duquel la durée sculpte des images.

Les verres déformés par la chaleur d'une éruption volcanique renvoient à cette durée, manifestant dans leur déformation, l'instant même de la capture d'un processus en cours. Cette nature morte naturelle, ne représente pas “ce qui n'est pas encore brisé ni ce qui est sur le point de l'être”, comme dans une vanité, mais présente plutôt de la durée vitrifiée dans une forme et une matière qui se sont distordues avec elle.

C'est par le passage d'un instant à l'autre, par le mouvement d'un avant à un après que s'élabore une forme en verre... incertaine. Modelée par le feu, elle émerge du chaos, de “ce qui est béant ou de ce qui préexiste avant toute chose”. Cette incertitude de la forme en devenir donne de l'épaisseur à l'insaisissable et énigmatique moment de bascule du présent: “nunc fluans, nunc stans”. Le verre conserve les traces de la métamorphose aléatoire d'une forme en une autre, manifestant ce moment suspendu de ce qui est advenu “juste avant”. ■



L'instant juste avant I